## AMBASSADE MEXICAINE

Je ne passe jamais devant un fétiche de bois, un Bouddha doré, une idole mexicaine sans me dire : c'est peut-être le vrai dieu\*.

CHARLES BAUDELAIRE

J'ai rêvé que je faisais partie d'une expédition scientifique au Mexique. Après avoir traversé une jungle profonde, nous découvrîmes un système de grottes non souterrain dans la montagne où, depuis l'époque des premiers missionnaires, s'était maintenu un ordre, dont les frères continuaient l'œuvre de conversion auprès des indigènes. Le service divin - qui suivait le rite le plus ancien - avait lieu dans une immense grotte située au centre de la montagne et qui finissait en pointe, à la manière gothique. Nous nous joignîmes à la cérémonie et réussîmes à en voir le moment principal: un prêtre tendait un fétiche mexicain vers un buste en bois représentant Dieu le Père qui était accroché, très haut, quelque part sur un mur de la grotte. Alors la tête de Dieu remuait trois sois, de droite à gauche, en signe de refus. [GS IV, p. 91]

#### TRAVAUX SOUTERRAINS

En rêve, je vis un terrain désert. C'était la place du marché de Weimar. On y faisait des fouilles. Moi aussi je grattais un peu le sable. Surgit alors la pointe d'un clocher. Ravi, je songeai : un sanctuaire mexicain de l'époque préanimiste, de l'Anaquivitzli. Je me réveillai en riant. (Ana = ἀνά; vi = vie; witz = église mexicaine [!].)



Walter Benjamin Rêves



# FOUILLES ET SOUVENIR¹

La langue a signifié sans malentendu possible que la mémoire n'est pas un instrument pour l'exploration du passé. C'est le médium du vécu comme le royaume de la terre est le médium où sont ensevelies les anciennes villes. Qui tente de s'approcher de son propre passé enseveli doit faire comme un homme qui souille. Il ne doit surtout pas craindre de revenir sans cesse à un seul et même état de choses — à le disperser comme on disperse de la terre, à le retourner comme on retourne le royaume de la terre car les "états de choses" se sont rien de plus que des couches qui ne livrent qu'après une exploration méticuleuse ce qui justifie ces fouilles. C'est-à-dire les images, qui, arrachées à tout contexte antérieur, sont pour notre regard ultérieur des joyaux en habits

#### IMAGES DE PENSÉE

sobres — comme des torsi dans la galerie du collectionneur. Et il est à coup sûr utile, lors de fouilles, de procéder selon des plans. Mais tout aussi indispensable est le coup de bêche précautionneux et tâtonnant dans l'obscur royaume de la terre. Et il se frustre du meilleur, celui qui fait seulement l'inventaire des objets mis au jour et n'est pas capable de montrer dans le sol actuel l'endroit où l'ancien était conservé. Ainsi les véritables souvenirs doivent-ils moins procéder du rapport que désigner exactement l'endroit où le chercheur a mis la main sur eux. Au sens le plus strict, le véritable souvenir doit donc, sur un mode épique et rhapsodique, donner en même temps une image de celui qui se souvient, de même qu'un bon rapport archéologique ne doit pas seulement indiquer les couches d'où proviennent les découvertes mais aussi et surtout celles qu'il a fallu traverser auparavant.

<sup>1.</sup> Le même sujet a été traité dans la "Chronique berlinoise", in Écrits autobiographiques, trad. Christophe Jouanlanne et Jean-François Poirier, Christian Bourgois éditeur, Paris, 1990, p. 277 sq. Le manuscrit se trouve au Benjamin-Archiv.

### HIER, SABLES MOUVANTS

Étant enfant (entre 4 et 7 ans), je ne voyais du monde extérieur que les objets qui pouvaient être utiles à mon plaisir. C'étaient avant tout des pierres et des arbres, et rarement plus d'un objet à la fois. Je me rappelle que pendant deux étés au moins, je ne voyais de ce qui m'entourait qu'une grande pierre qui se trouvait à environ 800 mètres du village, cette pierre et les objets qui s'y rapportaient directement. C'était un monolithe d'une couleur dorée, s'ouvrant à sa base sur une caverne : tout le dessous était creux, l'eau avait fait ce travail. L'entrée était basse et allongée, à peine aussi haute que nous à cette époque. Par endroits l'intérieur se creusait davantage jusqu'à sembler former tout au fond une seconde petite caverne. Ce fut mon père qui, un jour, nous montra ce monolithe. Découverte énorme ; tout de suite je considérai cette pierre comme une amie, un être animé des meilleures intentions à notre égard ; nous appelant, nous souriant, comme quelqu'un qu'on aurait connu autrefois, aimé et qu'on retrouverait avec une surprise et une joie infinies. Tout de suite, elle nous occupa exclusivement. Depuis ce jour nous passâmes là toutes nos matinées et nos après-midis. Nous etions cinq ou six enfants, toujours les mêmes, qui ne nous quittions jamais. Tous les matins, en m'éveillant, je cherchais la pierre. De la maison je la voyais dans ses moindres détails, ainsi que, tel un fil, le petit chemin qui y menait ; tout le reste était vague et inconsistant, de l'air qui ne s'accroche à rien. Nous suivions ce chemin sans Jamais en sortir et ne quittions jamais le terrain qui entourait immédiatement la caverne. Notre premier souci, après la découverte de la pierre, fut d'en délimiter l'entrée. Elle ne devait être qu'une iente tout juste assez large pour nous laisser passer. Mais j'étais au comble de la joie quand je pouvais m'accroupir dans la petite caverne du fond; j'y pouvais à peine tenir; tous mes désirs étaient réalisés. Une fois, je ne saurais me rappeler par quel hasard, je m'éloignai plus que d'habitude. Peu après je me trouvai sur une hauteur. Devant moi, un peu en contrebas, au milieu des broussailles, se





SAVOIR SUR L'ART HERMANN. ÉDITEURS DES SCIENCES ET DES ARTS dressait une énorme pierre noire présentant la forme d'une pyramide étroite et pointue dont les parois tombaient presque verticalement. Je ne puis exprimer le sentiment de dépit et de déroute que j'éprouvai à ce moment. La pierre me frappa immédiatement comme un être vivant, hostile, menaçant. Elle menaçait tout : nous, nos jeux et notre caverne. Son existence m'était intolérable et je sentis tout de suite - ne pouvant pas la faire disparaître - qu'il fallait l'ignorer, l'oublier et n'en parler à personne. Il m'arriva néanmoins de m'approcher d'elle, mais ce fut avec le sentiment de me livrer à quelque chose de répréhensible, de secret, de louche. Je la touchai à peine d'une main avec répulsion et effroi. J'en fis le tour, tremblant d'y découvrir une entrée. Pas trace de caverne, ce qui me rendait la pierre encore plus intolérable, mais pourtant j'en éprouvais une satisfaction: une ouverture dans cette pierre aurait tout compliqué et je ressentais déjà la désolation de notre caverne si l'on eut dû s'occuper d'une autre en même temps. Je m'enfuis loin de cette pierre noire, je n'en parlai pas aux autres enfants, je l'ignorai et ne retournai plus la voir.

A la fin de la même époque, j'attendais la neige avec impatience. Je ne fus pas tranquille jusqu'au jour où j'estimai qu'il y en avait assez - et je l'estimai à maintes reprises trop tôt - pour me rendre, seul, portant un sac et armé d'un bâton pointu, dans un pré à quelque distance du village (il s'agissait d'un travail secret). Là, j'essayais de creuser un trou juste assez grand pour y pénétrer. À la surface on ne devait voir qu'une ouverture ronde, aussi petite que possible et rien d'autre. Je me proposais d'étaler le sac dans le fond du trou et, une fois là, je m'imaginais cet endroit très chaud et noir ; je croyais devoir éprouver une grande joie... Je ressentais souvent, par avance, l'illusion de ce plaisir au cours des journées précédentes ; je passais mon temps à me représenter toute la technique de cette construction, j'accomplissais mentalement tout le travail dans ses moindres détails; chaque geste était vécu d'avance, je me figurais le moment où il faudrait prendre des précautions pour éviter que tout tombât. J'étais tout au plaisir de voir mon trou complètement aménagé et d'y entrer. J'aurais voulu passer là tout l'hiver, seul, enfermé et je pensais avec regret qu'il faudrait bien rentrer à la maison pour manger et dormir Louis i manger et dormir. Je dois dire que malgré tous mes efforts et aussi

